

Francesca Trivellato, The Familiarity of Strangers.
The Sephardic Diaspora, Livorno, and cross-
cultural trade in the Early Modern Period (Pierre-
Yves Beaurepaire)

Pierre-Yves Beaurepaire



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/6894>

DOI : 10.4000/cdlm.6894

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2013

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Pierre-Yves Beaurepaire, « Francesca Trivellato, The Familiarity of Strangers. The Sephardic Diaspora, Livorno, and cross-cultural trade in the Early Modern Period (Pierre-Yves Beaurepaire) », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 86 | 2013, mis en ligne le 13 décembre 2013, consulté le 08 septembre 2020.
URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/6894> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.6894>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Francesca Trivellato, *The Familiarity of Strangers. The Sephardic Diaspora, Livorno, and cross-cultural trade in the Early Modern Period* (Pierre-Yves Beaurepaire)

Pierre-Yves Beaurepaire

RÉFÉRENCE

Francesca Trivellato, *The Familiarity of Strangers. The Sephardic Diaspora, Livorno, and cross-cultural trade in the Early Modern Period*, New Haven, Yale University Press, 2009, 488 p.

- 1 Précédé en français d'un remarquable article paru dans les *Annales. Histoire, Sciences Sociales* en 2003 sur « Juifs de Livourne, Italiens de Lisbonne, Hindous de Goa. Réseaux marchands et échanges interculturels à l'époque moderne »¹, l'ouvrage de Francesca Trivellato, professeur à l'université de Yale, *The Familiarity of Strangers. The Sephardic Diaspora, Livorno, and cross-cultural trade in the Early Modern Period*, est incontestablement un grand livre, salué par la critique de part et d'autre de l'Atlantique. Je renvoie les lecteurs francophones à la longue et passionnante lecture qu'en a proposé Guillaume Calafat dans les *Annales HSS* en 2011².
- 2 Comme le sous-titre du livre l'indique d'emblée, l'auteur interroge le fonctionnement du « commerce interculturel », en associant à la fois histoire globale et analyse fine des trajectoires et stratégies familiales à travers le dépouillement d'un corpus épistolaire de près de 14 000 lettres conservées de la maison de commerce Ergas et Silvera de

Livourne au cours de la première moitié du XVIII^e siècle. Francesca Trivellato se revendique d'une « *global history on a small scale* », d'une histoire des connexions qu'elle préfère à l'histoire connectée – mais elle reconnaît clairement l'influence et les apports de Sanjay Subrahmanyam en s'attachant notamment à l'étude comparative précise des contextes politiques, juridiques et institutionnels dans lesquels les échanges s'insèrent, et qui supposent à la fois des adaptations, mais aussi la prise en compte des opportunités qu'ils offrent. Le jeu d'échelles entre le macro et le micro est ici parfaitement maîtrisé, de même que le dialogue entre une introduction fortement problématisée et l'étude de cas qui suit.

- 3 Si l'auteur fait référence à Philip D. Curtin qui a publié en 1984 à Cambridge University Press, *Cross-cultural trade in world history*, elle est surtout influencée par l'approche développée par les travaux de Claude Markovits, notamment par son livre publié en anglais en 2000 également à Cambridge : *The global world of Indian merchants, 1750-1947 : Traders of Sind from Bukhara to Panama*. Elle s'interroge en effet sur la confiance qui pouvait s'établir entre des partenaires commerciaux que tout semble distinguer et qui souvent ne se connaissent pas : juifs sépharades de Livourne, Italiens de Lisbonne et hindous de Goa, en vue d'échanger le corail méditerranéen contre les diamants indiens (tout en sachant que le commerce méditerranéen constitue l'essentiel de l'activité de cette maison de commerce, avec notamment une forte implantation à Alep où Elias Silvera s'est installé). On sort ainsi clairement des études des diasporas négociantes, juives, arméniennes ou huguenotes, entendues comme des mondes clos, où la forte cohésion communautaire et identitaire était souvent considérée comme un net avantage comparatif pour les échanges commerciaux à longue distance. Francesca Trivellato critique ici notamment Yuri Slezkine et son *Jewish Century*. L'auteur fait clairement partie des chercheurs qui actuellement remettent en cause la supériorité *per se* des réseaux familiaux et confessionnels et leur capacité à réguler les comportements opportunistes, et à dissuader les « tricheurs » – le terme est employé.
- 4 Elle reconstitue tout d'abord avec précision l'histoire des familles Ergas et Silvera, et celle de leur maison de commerce en nom collectif. Elle montre qu'elles sont fortement imbriquées, en raison des alliances matrimoniales tissées pendant toute la période, avec union entre oncle et nièce ou cousins au premier degré. Par ailleurs, les dots et les douaires servent à garantir les mises de fonds et lorsque la société connaît des revers de fortune (et même en définitive la faillite), elles permettent aux femmes de faire action en justice pour les retirer avant que les créanciers ne commencent à être payés. Francesca Trivellato insiste ici sur la rencontre entre le droit, la famille et les logiques financières. La solidité des liens familiaux, l'implantation de membres à Alep, mais aussi à Amsterdam, puis à Londres lorsque la place anglaise prend clairement l'ascendant sur sa concurrente hollandaise, sont des atouts importants, tandis que la souplesse du régime de la société en nom collectif qui n'a pas de durée ou de responsabilité limitée est soulignée. Mais le vaste corpus épistolaire étudié (il a été saisi par les autorités livournaises lors de la faillite), permet de mettre en évidence le développement de nombreux rapports commerciaux hors du cercle familial, avec des négociants italiens chrétiens installés à Lisbonne, des hindous de Goa, mais aussi des correspondants sépharades à Amsterdam, Alep ou Londres.
- 5 Avant de les étudier en détail, Francesca Trivellato poursuit la mise en place du contexte des rapports commerciaux et de leur condition d'établissement et d'entretien, par la présentation des relations entre les diasporas marchandes et les institutions

étatiques en Méditerranée. C'est particulièrement le cas dans l'Échelle d'Alep, où la protection du consul français leur permet de bénéficier de conditions favorables, alors que la Toscane n'a pas de capitulation avec la Porte, pour le plus grand bénéfice des deux parties, puisque c'est l'époque où le commerce français à Alep a pris l'ascendant sur le britannique notamment. La perspective comparative est systématiquement privilégiée : l'auteur montre les avantages comparatifs que propose sur le plan juridique et institutionnel Livourne comme plaque tournante du commerce en Méditerranée, mais elle montre aussi les ressources qu'Amsterdam offre à la maison Ergas et Silvera avant que Londres ne se révèle de plus en plus attractive. C'est l'adhésion partagée à des normes coutumières locales qui permet aussi aux membres de la maison de commerce de s'intégrer dans chaque société locale sans pour autant que les frontières religieuses ne soient transgressées.

- 6 Les chapitres qui suivent sont passionnants car ils démontent avec une rare minutie, mais aussi avec une capacité d'analyse à la fois séduisante et efficace, la manière dont les contacts ont été établis, la construction d'une relation commerciale, les ressorts de la confiance transculturelle, les épreuves – y compris la faillite finale avec l'affaire dite du « gros diamant ». L'auteur met un point d'honneur à étudier la matérialité des échanges avec précision, aussi bien lorsqu'elle considère la pêche du corail et le rôle central tenu par Livourne en la matière, le commerce des diamants en Inde et l'importance de Goa, que le commerce épistolaire à long rayon qui le soutient. Son étude de la correspondance est remarquable et digne des meilleures études sur l'épistolarité du XVIII^e siècle. Elle insiste notamment beaucoup sur la construction de normes épistolaires partagées qui permettent à la fois la communication et de créer les ressorts de la confiance entre correspondants distants. Francesca Trivellato met l'accent sur le recours aux manuels épistolaires, au champ lexical de l'amitié et de la confiance – qui n'a cependant rien d'original pour qui connaît les pratiques de correspondance du siècle des Lumières. Elle compare notamment longuement les pratiques à l'œuvre entre les juifs sépharades et les marchands arméniens de la Nouvelle-Djoulfa près d'Ispahan où la Perse les a établis. À l'inverse des premiers qui utilisent plusieurs langues dans leur correspondance, le portugais dans tous les échanges avec des correspondants sépharades ou hindous, mais aussi l'italien dans plus des deux tiers du corpus, les négociants arméniens tiennent à conserver des circuits épistolaires compris d'eux seuls, imperméables, et préfèrent aux commissionnaires étrangers, leurs propres voyageurs de commerce. Si la confiance est au cœur du livre, elle est aussi à l'origine de la faillite de la maison lorsque Elias Silvera décide de faire confiance à Alep à un juif persan qu'il ne connaît pas, Agah Menasseh. Ce dernier propose en effet de lui vendre un gros diamant de soixante carats, domaine que la maison Ergas et Silvera connaît mal – les diamants indiens sont alors traditionnellement petits. Significativement, les Ergas et Silvera, lorsqu'ils comprennent trop tard qu'ils ont fait une mauvaise affaire et signé un contrat incomplet qui les protège peu en justice, mobilisent pendant plusieurs années toutes les ressources disponibles, bien au-delà de la solidarité familiale ou communautaire, pour trouver des acheteurs puis, quand il est clair que la cession se fera à des conditions défavorables, pour ralentir la faillite devenue inévitable, avec le déclassement qui s'en suit.
- 7 Mes regrets portent sur l'utilisation du vaste corpus épistolaire. Entendons-nous, le matériau est d'une grande richesse, l'analyse passionnante, mais parfois frustrante. Francesca Trivellato se contente en effet d'une pesée quantitative des destinations :

Venise reçoit quelque 4 000 lettres etc., et ne propose pas de cartographie des flux épistolaires, des routes empruntées, des inflexions, des contournements ou des nouvelles terminaisons qui innervent ce réseau de correspondance qui expédie plus de trois cents lettres par an à travers la Méditerranée mais aussi dans l'océan Indien. À sa décharge, on sait que les éditeurs universitaires américains sont avares en cartes et graphiques et optent le plus souvent pour une présentation austère des ouvrages « académiques ». En revanche, le lecteur est frustré par la brièveté des citations de sources et par l'absence de reproduction/transcription intégrale de matériau épistolaire.

- 8 L'auteur recourt également à la sociologie des réseaux, et notamment aux approches classiques de Mark Granovetter sur la force des liens faibles qui ont pu être tissés par ces partenaires commerciaux, en l'absence de communauté d'appartenance ethnique ou religieuse. Cette utilisation est somme toute logique car Granovetter a très tôt insisté sur la capacité des liens faibles à offrir des informations et donc des perspectives (pour ne pas dire opportunités) nouvelles. Mais l'emploi du terme de réseau et du lexique dérivé est parfois flou chez Trivellato alors même que son livre est remarquable de précision³. On sait aujourd'hui que tous les correspondants d'un individu ou d'une entité ne constituent pas un réseau. La référence métaphorique au « réseau Ergas et Silvera » fige dans l'espace-temps les dynamiques relationnelles et masque l'essor ou la rétractation dudit réseau. Il faut aussi tenir compte de l'effet de source, puisque le gisement épistolaire exploité par l'auteur est essentiellement composé de la correspondance active de la maison Ergas et Silvera.
- 9 Dernière interrogation, peut-on parler de « cosmopolitisme communautaire » comme le fait Francesca Trivellato ? Ma réserve est sans doute liée au sens bien spécifique que le cosmopolitisme a pour l'histoire culturelle du XVIII^e siècle, et qu'un usage excessif ou tardif a affaibli. De la même façon que la multiplicité des communautés présentes à Marseille « port mondial » (Charles Carrière) ne fait pas mécaniquement du port phocéén un port cosmopolite, ce dialogue et ces échanges qui mobilisent un vaste éventail de liens, aux caractéristiques inégales et complémentaires, ne créent pas les conditions du cosmopolitisme, puisqu'il n'est jamais question d'abaisser les barrières communautaires pour fusionner dans une profession de foi universelle. C'est la solidité des liens faibles qui est ici mise à l'épreuve avec succès car le cosmopolitisme tel que le pense le XVIII^e siècle est un lien fort tissé entre *alter ego*. De même, la référence à un « langage cosmopolite du commerce » à propos des correspondances de la maison fait question. Il s'agit de l'emploi et de l'adaptation de normes épistolaires européennes à des fins d'échanges marchands, mais la standardisation ne fait pas le cosmopolitisme qui par définition est porteur de valeurs, notamment dans la manière de concevoir les échanges épistolaires au XVIII^e siècle, où la neutralisation des conflits et des préjugés est la voie par excellence qu'emprunte le cosmopolitisme, or les préjugés sont récurrents dans la correspondance. Quant aux correspondants hindous des Ergas et Silvera, comme le fait remarquer Calafat, ils vivaient dans un vieux comptoir portugais, « ils appartenaient, en outre, à une élite locale, profondément européenisée et connaissaient le langage des obligations. En cela, le risque de commercer dans l'océan Indien pour les juifs de Livourne provenait davantage de la distance et des frais engagés par les marchands (fret et assurance maritime notamment) que du contexte institutionnel ou d'une incommensurabilité culturelle : si Ergas & Silvera ne pouvaient pas recourir directement aux tribunaux portugais de Goa, il leur était en revanche

possible, pour ce faire, de s'appuyer sur leurs agents italiens de Lisbonne. En creux, se pose donc la question de la corrélation souvent inférée entre distance géographique et distance culturelle, certainement plus problématique qu'il n'y paraît au premier abord ». Au total, ce livre est d'une grande richesse. Au carrefour de nombreux champs de recherche et de traditions historiographiques, il est susceptible d'intéresser les historiens bien au-delà de l'histoire économique.

NOTES

1. . Francesca Trivellato, « Juifs de Livourne, Italiens de Lisbonne, Hindous de Goa. Réseaux marchands et échanges interculturels à l'époque moderne », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 58, n° 3, mai-juin 2003, p. 581-603 ; article intégré à un beau dossier thématique sur « Les réseaux marchands à l'époque moderne » coordonné par Anthony Molho et Diogo Ramada Curto.
 2. . Guillaume Calafat, « Familles, réseaux et confiance dans l'économie de l'époque moderne. Diasporas marchandes et commerce interculturel », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 66, n° 2, avril-juin 2011, p. 513-531.
 3. . De son côté, Guillaume Calafat lui reproche un recours partiel à la notion de « coalition » utilisée par Avner Greif (*Institutions and the Path to the Modern Economy: Lessons from Medieval Trade*, Cambridge, 2006), dont Francesca Trivellato discute les travaux à plusieurs reprises dans le livre.
-

AUTEUR

PIERRE-YVES BEAUREPAIRE

université de Nice Sophia Antipolis - Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine (CMMC) - Institut Universitaire de France